

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Fabien Ménar, Pierre Fortin

Hélène Rioux

Numéro 121, printemps 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37246ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rioux, H. (2006). Compte rendu de [Fabien Ménar, Pierre Fortin]. *Lettres québécoises*, (121), 30–31.

Fabien Ménar, *Le musée des introuvables*, Montréal, Québec Amérique, 2005, 428 p., 24,95 \$.



avec une marque de revolver? Quand notre monde jouira d'une police instruite et acquise aux belles-lettres, ne s'en portera-t-il pas mieux? (p. 197)

Un réjouissant thriller

Chaque année, la rentrée littéraire offre son lot de surprises, bonnes ou mauvaises.

Un jeune écrivain au style provocateur émerge de l'ombre, un autre, bien établi, fait paraître ses mémoires, un biographe propose au lecteur des révélations croustillantes sur telle ou telle vedette de la scène artistique ou politique. Mais que se passe-t-il quand les libraires d'une ville reçoivent en même temps dix romans, publiés chez dix éditeurs différents, et portant tous le même titre, *Notre pain quotidien*, sans autre nom d'auteur que les mystérieuses initiales ES. ? Ils sont stupéfaits, cela va de soi. Et les éditeurs, qui croyaient tous avoir découvert un nouveau génie, en restent bouche bée. Quant aux journalistes, ils se réjouissent de l'énigme, et chacun y va de son hypothèse. Pour les uns, l'insaisissable écrivain serait un ermite chenu, affligé d'une timidité malade; pour les autres, il s'agirait d'une sorte de Rimbaud arrivé au terme d'une vie d'inavouables aventures. À moins que *Notre pain quotidien* ne soit le livre inédit d'un auteur mort depuis longtemps, Blaise Cendrars, peut-être. Les plus imaginatifs — ou farfelus — présentent même cet anonyme comme un espion à la solde d'al-Qaïda. Tout est possible. L'« affaire ES. » fait couler des flots d'encre et les clients-lecteurs affluent. Pour les éditeurs comme pour les libraires, l'événement constitue, tout compte fait, une véritable aubaine.

Mais voilà : on s'aperçoit bientôt que ces dix romans sont en réalité les dix chapitres d'une même œuvre, comptant plus de trois mille pages, et chacun des dix éditeurs clame avoir publié le premier tome de cette nouvelle *Recherche du temps perdu*. Le mystère se corse.

Il se corse encore plus quand on place une bombe dans la voiture de Pierrette Darriecq, l'agressive propriétaire des éditions du même nom. Quelques jours plus tard, un autre éditeur, Robert Bouillon, subit le même sort. Les survivants sont aux abois. On le serait à moins.

Le lieutenant Lemaître est alors chargé de l'enquête. Irrésistible, ce détective. Lettré, fin gourmet, amateur d'encens, de thé au jasmin et de subjonctifs plus-que-parfaits, il impose aux policiers sous ses ordres des séances de lecture, des analyses littéraires et des dissertations. Écoutons-le plutôt :

Si je puis tolérer qu'une enquête piétine, je ne juge point convenable que l'inculture nuise au travail de mes hommes. Ainsi je les soumetts à un rude programme de lectures qui feraient l'envie de bien des facultés de lettres, veuillez me croire. Les grands livres aident à penser, aussi arment-ils pour les grandes enquêtes. Qu'ils les aident à mieux vivre, c'est là un vœu que je me réserve. Du reste, quel respect peuvent-ils espérer du citoyen si celui-ci trouve devant lui un agent incapable de discerner Corneille du volatile et qui confond Walter Scott



ON CROIT RÊVER.

Les autres protagonistes de l'intrigue sont à l'avenant. Nous avons pour commencer les dix éditeurs — dont Robert Bouillon, le gargantuesque, Daniëla Fallaci, la pulpeuse, Albert Toussaint, l'intempestif, Alphonse Delon, l'illumine — tous plus excentriques les uns que les autres. Puis Édouard Masson, un libraire âpre au gain, plutôt odieux, Clotilde, une étudiante au tempérament volcanique, Cédidio, son amoureux transi, des professeurs de littérature louches, des clochards célestes, des bibliophiles prêts à toutes les bassesses, un philanthrope effacé, un enfant qui lévite. Et que dire du sergent Bellechasse, ce colosse bon enfant qui n'a jamais lu un livre de sa vie et que le lieutenant Lemaître appelle « mon petit » ? Ou de l'inénarrable Flemmar Lheureux, ce pathétique professeur converti en libraire et qui trimballe dans la ville son angoisse existentielle ?

Il y a tant de rebondissements dans cette intrigue que je risquerais de vendre une des mèches si je tentais de la résumer. La fin est, comme il se doit, inattendue. Mais est-ce vraiment une fin ? Une suite semble nous attendre au prochain numéro.

Un thriller, oui, mais un thriller réjouissant, plein de trouvailles et de clin d'œil — on peut s'amuser à essayer de deviner qui a servi de modèle pour le portrait de tel éditeur, libraire ou professeur —, d'une écriture inventive, alerte et maîtrisée. Par sa verve, il m'a par moments rappelé l'admirable *On a raison de faire le caméléon* de Jean-Marie Poupart. Parfois, à cause du sujet — enquête dans le milieu mal connu, apparemment impitoyable, des bibliophiles et des chasseurs de livres rares —, j'ai songé au *Club Dumas* d'Arturo Pérez-Reverte. Quoi qu'il en soit, j'ai été conquise de la première à la dernière page par ce polar hors du commun.

Le musée des introuvables est le deuxième roman de Fabien Ménar. Je n'ai pas lu, son premier, *Le grand roman de Flemmar*. Une lacune que je vais m'empresser de combler.

Pierre Fortin, *L'homme qui n'avait pas de table*, Montréal, Québec Amérique, 2005, 284 p., 22,95 \$.

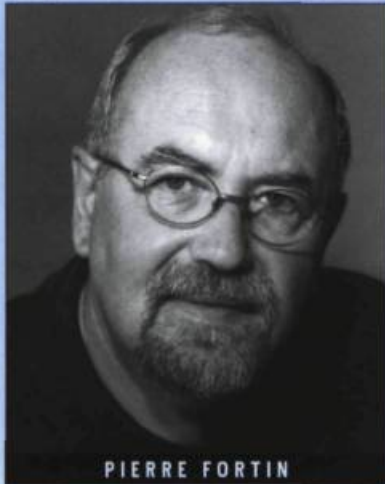
De la photographie à la gastronomie

Julie Landry est une jeune photographe.

Un matin qu'elle erre dans la ville à la recherche de sujets, elle tombe sur d'incroyables graffitis dessinés sur les structures de l'autoroute. Plus loin, elle voit une usine désaffectée. Un vieillard dissimulé dans

l'ombre d'un mur frappe un caillou avec une branche. Sur la colline au-dessus, une silhouette semble épier le vieillard. Intriguée, Julie décide de revenir avec son appareil photo.

En compagnie de son ami François, elle revient donc jour après jour photographier les graffitis et le mystérieux vieillard. « À travers la lentille, l'homme arborait une longue barbe blanche qu'elle aurait même pu qualifier de soignée. C'était peut-être un sans-abri, mais il n'avait pas l'apparence négligée. Il se dégageait de lui un air familier. » (p. 33)



PIERRE FORTIN

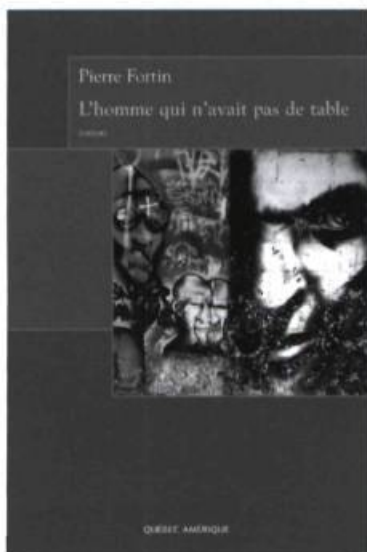
Pourquoi familier? C'est que Julie est depuis des années sans nouvelles de son père qui, après un séjour dans un institut psychiatrique, est disparu sans laisser de traces. De là à confondre son père avec le vieux clochard de l'usine, il n'y a qu'un pas, et Julie, de façon prévisible, le franchit. Beaucoup de culpabilité plane dans l'air.

Puis, voilà que le vieillard disparaît à son tour. De fil en aiguille, on apprend qu'il était surnommé Le Cook, qu'il était un cuisinier formidable. Dans une chambre qu'il louait et dans une pièce de l'usine désaffectée, on retrouve des caisses de livres de cuisine, des fragments de journal intime, des cassettes. Avant d'ouvrir son propre établissement, *Le Prince de Miguasba*, notre obscur cuisinier aurait, dans les années soixante-dix, tenu avec une bande d'amis artistes un restaurant clandestin à Montréal. Une femme du groupe se serait ensuite volatilisée, un personnage inquiétant appelé Slash aurait fait irruption dans la vie du Cook. Des pratiques anthropophages sont même évoquées.

Comment dire? Tous les ingrédients d'un bon thriller sont là. Mais la pâte, malheureusement, ne lève pas. Y aurait-il trop d'ingrédients, justement? J'avoue qu'on se perd un peu dans l'intrigue en dents de scie de *L'homme qui n'avait pas de table*. Et puis, les innombrables dialogues inachevés alourdissent inutilement la narration. Par exemple :

— *On a des chambres pour quatre-vingts résidents et on accueille deux cent vingt-cinq temporaires dans les dortoirs.* — *Le... — J'aurais pu dire jusqu'à deux cent vingt-cinq temporaires, mais de nos jours, c'est toujours plein.* — *Lui, il vient réguliè...* — *Moi, je suis psychologue, les résidents se confient à moi, mais je ne les connais pas encore.* — *Nous...* (p. 45)

On reste sur sa faim, quoi! Dommage.



ÉDITIONS PERCE-NEIGE

25 ans de littérature acadienne

**L'écran du monde**
Poésie

Brigitte Harrison

ISBN 2-922992-25-X, 14,95 \$

**Le tracteur céleste**
Poésie

Hélène Harbec

ISBN 2-922992-21-7, 16,95 \$

**Parcours**
Poésie

Herménégilde Chiasson

ISBN 2-922992-24-1, 14,95 \$

Regroupement des éditeurs
canadiens-françaisLE CONSEIL DES ARTS
DU CANADA
DEPUIS 1957THE CANADA COUNCIL
FOR THE ARTS
SINCE 1957

PROLOGUE

<http://perceneige.refc.ca>